

LES ARCHICURIEUX & JÉRÔME LEROY

ON L'APPELAIT RUE DES TAUDIS

TIG - Vol. 2

ARCHIVES
NATIONALES
DU MONDE
DU TRAVAIL

LA MUTINERIE
MÉDIATION & LITTÉRATURE

**ON L'APPELAIT
RUE DES TAUDIS**

TIG — Vol. 2

Archives nationales du monde du travail
78 boulevard du Général Leclerc
59100 Roubaix
ISBN : 978-2-11-172185-2

LES ARCHICURIEUX & JÉRÔME LEROY

ON L'APPELAIT RUE DES TAUDIS

TIG — Vol. 2

LA MUTINERIE

MÉDIATION & LITTÉRATURE

AVANT-PROPOS

Deuxième tome de la série *TIG* (Travail d'intérêt général), ce récit est issu d'un projet d'éducation artistique et culturelle ambitieux piloté par les Archives nationales du monde du travail en partenariat avec La Mutinerie, médiation et littérature.

Le premier opus — *Zohra, pour mémoire* — publié en juin 2024 explorait le thème « Travail et immigration » sous la plume de Jérôme Leroy, grand nom du polar et de la littérature jeunesse.

L'auteur, associé cette année à deux classes de collégiens de Mons-en-Barœul et de Tourcoing, s'est plongé avec les élèves dans les fonds d'archives liés à la grande précarité.

Au cours de dizaines d'heures d'ateliers, épaulés par les médiatrices des ANMT, ils auront eu à se documenter sur leur sujet, à concevoir et construire l'histoire, à créer de toutes pièces les personnages, à élaborer le cahier des charges pour l'illustration de couverture et travailler sur la quatrième de couverture.

Un projet global qui leur aura également permis de découvrir les différents métiers de la chaîne du livre.

BONNE LECTURE !

LES ARCHICURIEUX

Classe de 3^e Agnesi

du collège Descartes de Mons-en-Barœul

Ayat Amrouni, Yavuz Selim Aydin, Yusuf Sami Aydin, Manar Azzahchi, Loan Blamangin-Dehon, Manelle Bonte, Julia-Fleur Bouyer--Gruszecka, Meissa Bouziane Rahmani, Gaspard Caplier, Lou Delbar, Valentine Eloi, Nathaniel Gantois--Sabos, Anass Haznigue, Issam Janati Idrissi, Saliha K., Aya Laouer, Linaya Maghzili, Matheï Marez, Yasmina Musauï, Alexis Rumeau, Anaëlle S., Mohamed Aymen Saidi, Louis Vanbrugge, Lucien Vandamme Delbarre, Sana Zahi, Zakaria Zouir.

Et leur enseignante : Félicie Ruyant (lettres).

Classe de 4^e médias Nelly-Bly

du collège Pierre-Mendès-France de Tourcoing

Said Abdellaoui, Redaina Belamidi, Imad Belkhir, Sybille Bouheni, Yanis Boulkadid, Ayla Celik, Léa Dufourmont, Ethan Favorel Fievet, Noa Fetnaci, Kelliana Joly, Howen Kanda, Jean Lawniczak, Logan Marchand, Timéo Ryser, Rahima Tina, Ecrin Yilmaz.

Et leurs enseignantes : Émeline Bis Dupreelle (lettres) et Emily Bouillon (documentaliste).

CHAPITRE 1

SERKAN ET LES SKINHEADS

En cette fin d'après-midi d'octobre, une petite pluie tombe sur l'élégant quartier du Canal, à Hauboncq, une des grosses villes de la métropole lilloise. Ce n'est pas cela qui empêche un jeune couple, des écouteurs dans les oreilles, de faire son jogging, comme d'habitude.

Ils courent sur l'ancien chemin de halage, long de cinq kilomètres, surplombant l'eau grise où les canards restent indifférents à la pluie.

Le garçon s'appelle Serkan Bilgin, il a 17 ans et prépare son bac pro de menuisier au lycée Gustave-Eiffel. Celle qui l'accompagne, une fille brune aussi grande que lui, l'abondante chevelure retenue par un bandeau antisueur, s'appelle Angelina Di Stefano. Elle a le même âge, mais elle est élève dans une terminale générale du lycée Paul-Lafargue. Ils se connaissent depuis l'enfance et ils sont amoureux depuis la classe de troisième. Leur orientation scolaire différente ne les a pas séparés, au contraire. Quand ils arrivent au bout de leur parcours, ils sont

un peu essoufflés. Il n'est pas loin de 18 h 30 et le jour commence à décliner. C'est l'heure de se séparer : Angelina doit réviser pour une dissert de philo avec sa copine Zohra, et Serkan a promis d'être là pour l'anniversaire de sa mère, Elif.

Serkan et Angelina retirent leurs écouteurs et regardent autour d'eux le décor familial : sur leur gauche, le grand parc, et sur leur droite, les passerelles du canal qui mènent à une avenue bordée d'immeubles résidentiels de luxe avec terrasses séparées par des jardins dont les arbres commencent déjà à perdre leurs feuilles.

— Ce serait pas mal, de vivre là, plus tard... dit Serkan.

— Tu as vraiment envie de rester à Hauboncq ? demande Angelina.

— Pourquoi pas ? J'aime cette ville. Et puis je pourrais y travailler avec mon père.

Le père de Serkan, Adem Bilgin, a une petite entreprise de menuiserie spécialisée dans les aménagements intérieurs.

Angelina, elle, voudrait tout de même voir un peu le monde avant de se fixer quelque part. Mais pourquoi pas à Hauboncq ? Elle aussi aime cette ville, même si on y trouve encore de nombreuses poches de misère avec de grandes usines abandonnées dans d'immenses friches industrielles.

D'ailleurs, à l'occasion, ils sont une petite bande à faire de l'urbex — de l'exploration urbaine — dans ces vastes bâtiments désaffectés. Il y a Angelina, Serkan mais aussi Zohra et un quatrième larron, Tibo qui est dans la même classe que Serkan. C'est à la limite de la légalité, mais la sensation de découvrir des lieux où personne ne va plus, cette impression d'évoluer dans un décor postapocalyptique, est un vrai plaisir.

Ils se sont promis de retourner explorer l'ancienne usine Stern-Mécanique qui sera bientôt transformée en appartements de luxe par MKT Constructions.

« Une dernière expédition, avait même dit Zohra, avant que des riches ne s'installent là où des ouvriers ont trimé toute leur vie. » *Elle est comme ça Zohra*, pense Serkan. *Et Angelina aussi... Des révoltées, des rebelles*. Il n'ose pas leur dire que lui a surtout envie d'une existence bien rangée. Et de toute façon, il sera quand même de l'expédition la semaine prochaine.

Ce qu'il ne sait pas encore, Serkan, c'est que la semaine prochaine, sa vie sera bouleversée et d'une certaine manière celles d'Angelina, Zohra et Tibo aussi.

Après avoir laissé Angelina repartir chez elle et regardé sa longue silhouette disparaître à l'angle de la rue du Canal, Serkan repart chez lui en coupant par le parc. L'endroit est désert.

Le camion de la *Friterie haubonquoise*, où la petite bande aime se réunir, attend en vain le client. Serkan contourne des bosquets, plusieurs bacs à sable avec balançoires et toboggans, et c'est près de la piste de skate qu'il voit la scène.

Un SDF sur un banc, assis.

Sûrement un migrant. Il est noir, jeune, plus jeune que Serkan sans doute. Maigre. Il grelotte. On pourrait penser que c'est à cause de la nuit qui est presque là. Et de la pluie. Mais non, c'est à cause de la peur.

Deux types aux crânes rasés, en bombers et Dr. Martens, le bousculent. Ils l'insultent en riant, ils commencent à lui mettre des baffes.

Des skins.

Des racistes purs et durs, hyperviolents.

Serkan les a déjà vus à l'œuvre à la sortie d'un match de foot au stade d'Hauboncq. Pas ces deux-là, mais d'autres du même genre. Il pense à appeler la police. Mais le temps qu'ils se bougent, les skins auront massacré le pauvre garçon.

Déjà, ils l'ont balancé par terre et commencent à lui shooter dans les côtes.

Serkan s'approche :

— Oh, vous deux ! Cassez-vous !

Les skins se retournent. Serkan a peur mais il est aussi en colère. Il ne peut pas laisser faire ça.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ?

— Que vous laissiez ce garçon tranquille.

— C'est parce que t'es presque de la même couleur que lui ? Y a plus de Blancs à Hauboncq ou quoi ?

Serkan se dit que cela faisait très longtemps qu'il n'avait pas entendu une remarque raciste le concernant. Cela devait remonter à l'école primaire, un gars en CE1 qui l'avait traité de « sale Turc ». Mais c'était en CE1. Le gamin ne savait pas vraiment ce qu'il disait.

Tandis que ces deux skins savent, eux, très bien ce qu'ils font.

Serkan s'approche et, sans réfléchir, balance son poing dans le nez du skin le plus proche qui est aussi le plus grand.

Il entend un craquement. Il ne sait pas si c'est le nez du type ou sa propre main : il ne s'est jamais vraiment battu, en fait, Serkan.

Le premier skin hurle de douleur en portant les mains à son visage.

Le second, qui a une cicatrice qui lui barre la joue, sort une matraque.

C'est à ce moment-là qu'une voiture de police, sirène hurlante, zigzague sur la pelouse du parc.

Les deux skins se sauvent à toute vitesse. Serkan pense que la voiture de police va les poursuivre. Il se

baisse près du migrant pour l'aider. Celui-ci gémit sur le sol en se tenant les côtes.

Mais rien ne se passe comme prévu.

La voiture de police pile devant le skatepark.

Serkan veut dire quelque chose, mais on le plaque à terre et il sent les menottes se refermer sur ses poignets.

Son regard croise celui du jeune migrant qui a les yeux pleins de larmes.

Tous les deux se comprennent.

Ils sont mal barrés.

*
* *

Trois semaines plus tard, vers une heure de l'après-midi, pendant les vacances de la Toussaint, la petite bande se retrouve à la *Friterie haubonquoise*. Ils prennent leurs barquettes de frites sauce samouraï avec fricadelle, sauf Serkan qui n'a pas faim, et ils vont s'asseoir sur deux bancs du parc un peu plus loin.

Il fait beau et froid, on entend à une centaine de mètres, derrière un rideau d'arbres, le bruit sec des planches de skate qui claquent sur la piste, les cris des garçons et des filles qui multiplient les figures les plus audacieuses.

Serkan a l'appétit coupé. Il vient de sortir du tribunal pour mineurs et le verdict est tombé : trois cents heures de travail d'intérêt général.

Angelina tente en vain de lui faire manger une frite.

— Non, je suis vraiment écoeuré...

Il raconte l'audience au tribunal.

Malgré le témoignage du migrant, ça n'a rien changé. Les deux skins ont été arrêtés eux aussi, par une autre voiture de police, quelques minutes après. Mais celui qui avait eu le nez cassé par Serkan avait osé porter plainte et Serkan s'était retrouvé accusé de coups et blessures.

Tibo est indigné.

— C'est complètement injuste !

Zohra et Angelina sont d'accord, mais il n'y a pas grand-chose à faire.

— Je devais partir en stage la semaine prochaine, dit Serkan, et là, c'est mort.

— Que disent tes parents ? demande Tibo.

— Ils ne m'en veulent pas, eux ont compris. Ils m'ont cru ! Mais le skin qui a porté plainte a beau avoir un casier judiciaire, sa plainte a été jugée recevable...

Angelina passe sa main dans les cheveux de Serkan pour le consoler.

— Zohra et moi, on a lancé une pétition en ligne. On ne va pas laisser passer un truc comme ça !

— En attendant, soupire Serkan, je suis convoqué dans trois jours chez une éducatrice de la Protection judiciaire de la jeunesse.

— C'est quoi son nom ?

Serkan fouille dans une poche de son blouson, déplie un papier administratif et le tend à Zohra.

— Mais je la connais !

Zohra Méguelati, elle aussi, a connu les TIG*.

— Oui, se souvient Angelina, c'est elle qui t'avait envoyée aux Archives nationales du monde du travail, non ?

— Elle avait été plutôt sympa, c'est vrai, confirme Zohra.

— C'était comment, là-bas ? demande Serkan.

— Passionnant !

— Mais ça doit-être un truc pour intellos, les archives ? demande Tibo.

— Ça dépend de ce que tu entends par « intellos », réplique Zohra. Arrêtez de complexer, Serkan et toi, parce que vous êtes en lycée pro ! Ce qui arrive à Serkan est suffisamment injuste pour qu'en plus il se retrouve à faire des TIG sans intérêt. Le référent que j'avais aux ANMT était vraiment très sympa, il s'appelle Thomas Delcourt et il m'a aidée dans la drôle d'histoire à laquelle je me suis retrouvée mêlée là-bas.

* Voir Zohra, *pour mémoire*, TIG – Vol. 1

Les trois autres acquiescent.

— Si ça t'intéresse, Serkan, je peux essayer de t'arranger le truc... C'est à Roubaix. Tu pourras même y aller avec ton vélo !

— Oui, je veux bien, tu es vraiment sympa sur ce coup-là !

— C'est normal, t'es quand même l'amoureux de ma copine... et en plus ce n'est pas comme si tu avais volé une vieille dame ! Tu as défendu un migrant contre des fachos, et c'est toi qui es condamné ! Alors, c'est la moindre des choses. Je vais battre le fer pendant qu'il est chaud, tiens.

Elle laisse sa barquette de frites sur le banc et s'éloigne du groupe pour téléphoner. Ça dure une petite dizaine de minutes, elle regarde le groupe de loin et lève le pouce, ce qui rassure tout le monde.

Enfin, elle revient avec un grand sourire.

— J'ai eu l'éduc de la PJJ et puis Thomas Delcourt, l'archiviste des ANMT. C'est bon pour toi, Serkan.

Pour la première fois depuis trois jours, Serkan sourit. Il pique même deux ou trois frites à Angelina.

— Eh bien, je vois que tu vas mieux, bébé ! se réjouit-elle.

La petite bande rigole et quitte le parc par une des passerelles de la rue du Canal.

CHAPITRE 2

UN 15 OCTOBRE 1975

Serkan s'est très vite habitué aux Archives nationales du monde du travail.

Zohra l'avait briefé et l'avait même accompagné pour son premier rendez-vous avec Thomas Delcourt.

— Si Zohra se porte garante pour toi, j'aurais tendance à te faire confiance aussi, avait dit l'archiviste, qui faisait très jeune dans son jean et son polo bleu.

Zohra repartie, Thomas avait fait visiter les bâtiments des ANMT à Serkan, un lieu impressionnant aux airs de château médiéval. Zohra avait beau l'avoir prévenu, il s'était senti presque écrasé par les immenses volumes, les étonnantes suspensions lumineuses, les cursives qui faisaient penser à un gigantesque bateau.

Thomas lui avait montré, dans le grand hall d'accueil, juste après l'espèce de pont-levis qui permet d'entrer dans les ANMT, l'exposition *Ouvrières et ouvriers immigrés aux 19^e et 20^e siècles*. Serkan avait regardé ces photos d'hommes et de femmes,

en noir et blanc, et il avait eu une pensée pour son père, Adem, arrivé à 16 ans de Turquie au milieu des années 1980 pour travailler sur les chantiers. Comme le lui avait dit Zohra, « Aux Archives, derrière chaque document, il y a des vies... ».

Ensuite, Thomas avait expliqué à Serkan les bases du travail d'archiviste, avec la règle d'or des 4 C : collecter, classer, conserver, communiquer.

Et aujourd'hui, quinze jours plus tard, Serkan est plutôt occupé avec le C de « classer ». Thomas lui a demandé de replacer chronologiquement dans des boîtes les numéros d'un quotidien régional, *La Dépêche de Lille*, qui était paru pendant une quinzaine d'années, entre 1970 et 1986, avant de mettre la clef sous la porte.

— J'y ai jeté un coup d'œil, avait dit Thomas à Serkan, c'était plutôt un journal qui se concentrait sur les informations sociales, le monde du travail. C'est pour cela qu'un particulier qui avait la collection complète nous en a fait don. *La Dépêche de Lille* avait l'air de penser que les autres journaux de la région ne faisaient pas forcément assez attention aux problèmes sociaux alors que la crise arrivait déjà. Pour le carton qui contient les numéros des années 1970, c'est complètement en désordre. Alors je compte sur toi !

Et cela fait donc deux jours que Serkan classe les *Dépêche de Lille*. Au début il feuilletait les journaux, s'amusait des publicités pour des marques disparues : lessives, bonbons, voitures. Et puis maintenant, il ne se concentre plus que sur les dates, il commence à en avoir assez de cette odeur de vieux journal, de ces pages poussiéreuses qui lui noircissent les doigts.

Soudain, Serkan se fige.

En première page de *La Dépêche de Lille* du 15 octobre 1975, il voit une grande photo en noir et blanc. Une photo qui lui est à la fois familière et étrangère.

Il comprend soudain pourquoi en regardant le titre qui barre la une du journal en dessous de la photo :

**HAUBONCQ : GRÈVE DES LOYERS
DANS LA « RUE DES TAUDIS »**

Serkan voit alors, comme une évidence, que la photo représente, il y a un peu plus de cinquante ans, le quartier où il aime courir avec Angelina.

Effectivement, ça a changé !

Le canal est bien là, mais il est bordé des deux côtés par des maisons tristes, parfois abandonnées, ou de petits immeubles couverts de plusieurs épaisseurs d'affiches déchirées, avec des enfants qui jouent dans le ruisseau, près des poubelles.

Serkan reconnaît la passerelle, mais c'est à peu près tout. Il comprend que la photo a été prise depuis le rond-point où en général, après leur jogging, Angelina et lui reprennent leur souffle avant de se séparer ou d'aller dans le parc.

Mais pour le reste, c'est complètement différent.

En 2025, il n'y a plus de logements que sur la rive droite : les appartements de luxe ont ainsi une vue imprenable, bien dégagée, sur le canal et le parc de l'autre côté.

Serkan découvre le chapeau de l'article :

À Hauboncq, la rue du Canal, rebaptisée par les Haubonquois la « rue des Taudis », est le symbole des problèmes de logement dans la région lilloise. Les travailleurs et les travailleuses pauvres n'ont souvent pas le choix. Et des propriétaires sans scrupules en profitent.

Une grève des loyers, au numéro 25, a attiré l'attention de notre reporter.

Ensuite, l'article décrit les conditions de vie des habitants dans l'insalubrité la plus totale entre absence d'eau courante et grouillements des rats en provenance du canal.

Serkan est stupéfait.

Il n'imaginait pas qu'un demi-siècle auparavant, l'endroit qui nourrit aujourd'hui ses rêves d'avenir avec Angelina ressemblait en 1975 à un roman de Zola ou à un texte de Victor Hugo qu'il se souvenait d'avoir étudié au collège et qui l'avait frappé parce que ça se passait près de chez lui, *Les Caves de Lille*.

Mais tout en continuant à parcourir l'article, Serkan se dit qu'Angelina et Zohra lui feraient remarquer qu'il y a encore plein d'endroits, à Hauboncq comme dans toute la France, où les gens sont obligés d'accepter des conditions indignes pour se loger faute de revenus suffisants.

Il tourne la page du journal, à la recherche d'autres photos et tombe sur celle qui montre un immeuble de trois étages dont certaines fenêtres sont remplacées par des cartons ou des planches clouées.

Il y a une petite banderole attachée au niveau du premier étage sur laquelle on peut lire « Grève des loyers ! » et devant l'entrée, une table avec trois personnes derrière. Dont une toute jeune femme blonde.

Elle est entourée d'une mère qui porte un bébé et d'un homme noir en bleu de travail. La jeune femme et l'homme tendent des tracts aux passants.

Cette seconde photo illustre un encadré dont le titre dit :

GRÈVE DES LOYERS AU NUMÉRO 25

Serkan sursaute quand il commence à lire. L'article est en fait une interview d'une certaine Anne-Sophie Stankowiak. Elle a 20 ans, elle est étudiante en médecine, issue d'un milieu modeste. C'est elle qui a déclenché la grève des loyers.

Surtout, elle porte le même nom que son ami Tibo.

Ce n'est pas un nom si fréquent, à Hauboncq.

Et si elle était de la famille de son pote ?

Anne-Sophie Stankowiak explique au journaliste qu'elle a décidé de créer un comité de lutte avec les locataires.

Serkan en déduit qu'Anne-Sophie, ce doit être la jeune femme blonde de la photo.

Elle parle de l'absence d'électricité dans les parties communes et de l'unique point d'eau, une pompe à bras dans la cour à l'arrière de l'immeuble. Elle dénonce l'absence de chauffage, l'humidité constante : « On se réchauffe comme on peut, explique-t-elle, avec les réchauds de Butagaz ou de petits radiateurs électriques. ».

Elle raconte aussi que le propriétaire, un certain M. Makotchi, encaisse les loyers sans donner de quittance et n'a pas hésité à expulser, avec l'aide d'amis à lui, des locataires qui n'arrivaient pas à payer. Anne-Sophie Stankowiak parle aussi d'une vieille dame, Hélène Duriez, sans famille, qui a disparu du jour au lendemain sans laisser d'adresse.

A-t-elle été expulsée ? Où se trouve-t-elle maintenant ?

Anne-Sophie Stankowiak montre au journaliste à quel point l'immeuble est dangereux : un ouvrier immigré qui travaille chez Stern-Mécanique, l'usine de véhicules agricoles, s'est cassé la jambe en descendant l'escalier au petit matin, alors qu'il faisait encore nuit, pour aller travailler.

Serkan envisage qu'il s'agit peut-être du frère de l'homme noir sur la photo, lui aussi ouvrier chez Stern, et qui partageait un appartement avec lui.

— Bah alors, Serkan, qu'est-ce qu'il y a de si intéressant dans cette *Dépêche de Lille* ?

C'est Thomas Delcourt qui vient d'arriver.

— Je suis désolé, Thomas, mais je suis tombé sur un article qui parle d'Hauboncq et d'une grève des loyers...

Thomas se penche par-dessus l'épaule de Serkan.

— Et qu'est-ce qui t'intéresse là-dedans ?

— C'est un quartier que je connais bien. Mais c'est tellement différent aujourd'hui ! Et puis, surtout, il y a aussi cette femme... Anne-Sophie Stankowiak. Stankowiak, comme mon meilleur pote. Ce n'est pourtant pas un nom très courant... C'est quand même étonnant, non ?

— C'est l'heure de la pause déjeuner, Serkan ! Profites-en pour appeler ton copain. Ça remonte à cinquante ans, mais tu peux toujours lui demander si cette jeune femme est de sa famille...

Serkan, après avoir avalé son sandwich, sort des Archives pour prendre l'air. Le temps est gris. Il regarde les tramways passer, semble hésiter.

Puis, il appelle Tibo. D'habitude, ils communiquent par SMS mais là, c'est un peu compliqué.

— Rien de grave ? demande Tibo quand il décroche.

— Non, un truc surprenant mais ce n'est peut-être qu'un hasard. Tu pourrais te renseigner si dans ta famille, il n'y a pas une Anne-Sophie Stankowiak ? Ça remonte à cinquante ans, je te préviens... La même orthographe que ton nom, avec le « w ». Elle était étudiante en médecine...

Et Serkan résume l'article qu'il a découvert.

— OK, dit Tibo. Demain c'est mercredi, t'es aux Archives seulement le matin, c'est ça ? On n'a qu'à se filer un rencard à la friterie directement. Avec Angelina et Zohra.

— No problemo !

L'après-midi, Serkan continue à classer les *Dépêche de Lille*. Il cherche d'autres articles sur la rue des Taudis et il en trouve un dans le numéro du 18 octobre, en page 3 :

RUE DES TAUDIS D'HAUBONCQ : DES TRAVAILLEURS SOCIAUX TÉMOIGNENT

C'était une interview de deux travailleurs sociaux employés par le Département du Nord. Ils s'appelaient Daniel et Christine Zanetti, sans doute un couple qui travaillait à Hauboncq dans le quartier dont dépendait la rue du Canal.

On les voyait en photo, habillés un peu comme des hippies : les cheveux longs et une barbe pour Daniel Zanetti tandis que Christine avait une coupe afro et de grandes lunettes qui lui mangeaient le visage.

Leurs réponses aux questions du journaliste étaient sans détour, et même assez virulentes. Ils accusaient clairement les propriétaires des logements de la rue du Canal d'être des marchands de sommeil, et notamment Pierre Makotchi, conseiller municipal par ailleurs propriétaire d'une demi-douzaine de boucheries.

Comme Anne-Sophie, le couple parlait de cette M^{me} Duriez qui avait disparu, mais aussi d'enfants avec de l'asthme. Christine Zanetti concluait l'entretien en disant : « Il n'hésite pas à employer des manières de voyou et je compte sur votre journal pour que ça se sache. Elle est bien courageuse cette étudiante en médecine, il faut la soutenir. Il faut que cette affaire dépasse les limites d'Hauboncq. ».

Mais justement, Serkan a beau chercher, il n'y a plus rien dans les numéros suivants sur cette histoire de la rue des Taudis.

— Tout de même, comment ça se fait, demande Serkan à Thomas, une grève des loyers, une vieille dame disparue, des types qui se comportent comme des truands, et puis plus rien ? Comment vous expliquez ça ?

— Mais regarde ce qu'il se passe à Hauboncq au même moment, en octobre 1975, Serkan ! Tu vois les grands titres de la *Dépêche de Lille* ? Stern-Mécanique a annoncé le 20 octobre, sans préavis, la fermeture de son usine : huit cents ouvriers sur le carreau ! Du jour au lendemain. Consulte ton smartphone, je suis sûr que l'événement a eu un retentissement national.

Serkan obéit, il tape « Stern-Mécanique » dans la barre du moteur de recherche. Effectivement, il y a même une notice wiki.

— Alors ? demande Thomas.

— Vous avez raison, Thomas, ça a duré des semaines. Il y avait une atmosphère insurrectionnelle à Hauboncq, avec des barricades et des affrontements très durs avec les CRS. La ville a même été bouclée pour empêcher des grévistes d'autres sites industriels de venir en renfort. C'était chaud !

— C'est le cas de le dire, Serkan, la mairie d'Hauboncq a même failli brûler ! commente Thomas,

qui lui aussi consulte sur un ordinateur des articles sur Hauboncq au moment de la fermeture de Stern-Mécanique. Tu comprends, maintenant? poursuit Thomas. Tous les journaux, y compris *La Dépêche de Lille* qui n'était qu'un petit journal, se sont intéressés à cette flambée de violence sociale. Et les autres histoires, comme celle de la rue des Taudis, sont passées au second plan... C'est comme ça que marche l'actualité, tu sais! Et encore, en 1975, il n'y avait ni chaînes d'info en continu ni réseaux sociaux!

CHAPITRE 3

BRAQUEURS DE LOGEMENTS

Le lendemain matin, une fois son vélo garé dans la cour des Archives, Serkan entre dans le bâtiment par l'arrière, là où des camions débarquent des caisses et des caisses de documents divers, tels des cargos déchargeant sur les docks.

Il serre deux ou trois mains, claque quelques bises. On l'aime bien, aux ANMT, ce grand costaud au regard doux.

Sur sa table de travail, il remarque une petite chemise cartonnée à son attention.

À l'intérieur, plusieurs documents photocopiés.

Et un mot manuscrit :

Je ne peux pas être avec toi ce matin, j'ai oublié de te dire que je suis en formation. Mais ton histoire m'a intrigué quand même : cette rue des Taudis en 1975, un homme politique dans le coup, et tout ça dans une atmosphère de crise sociale dans toute la

région. Sans compter la disparition de cette vieille dame. Bref, je n'ai pas eu le temps de faire grand-chose. Je n'ai pas retrouvé trace des journalistes de l'époque à *La Dépêche de Lille* mais j'ai téléphoné à une collègue des Archives départementales pour savoir ce qu'étaient devenus les Zanetti. Leur dossier est là-bas parce qu'ils étaient employés par le Département. Je te donne une adresse dès que mon copain me la communique. À toi de voir ce que tu en fais !

Sinon, j'ai aussi trouvé quelques documents sur le mal-logement dans les années 1970. Hauboncq n'est pas un cas isolé. Ça pourrait t'intéresser pour te donner le climat de l'époque.

Bonne journée Serkan !

Il est sympa, Thomas.

Serkan se dit qu'il aimerait être aussi passionné par son futur boulot de menuisier que Thomas l'est par les archives...

Les documents qu'il a rassemblés sont des photos de taudis, de bidonvilles au milieu des terrains vagues, des rapports syndicaux décrivant les conditions de vie des travailleurs pauvres et immigrés dans le bassin minier, des tracts sur d'autres grèves des loyers et

même une à Villeneuve-d'Ascq, la ville nouvelle qui venait de voir le jour !

Sa matinée de travail terminée, Serkan enfourche son vélo et regagne Hauboncq et son parc.

Soudain, il sent son portable vibrer.

C'est l'adresse des Zanetti envoyée par Thomas.

Les travailleurs sociaux ont pris leur retraite en 2010, mais Thomas ne peut communiquer, à cause du délai légal de cinquante ans, que leur adresse de 1975 : 230, avenue Héraclite, à Béthune.

Un rayon de soleil fait miroiter le canal. Serkan, Angelina, Tibo et Zohra en profitent pour se retrouver sur leurs bancs habituels en face de la *Friterie hauboncquoise*.

Tibo fait une drôle de tête. Il annonce d'emblée :

— Anne-Sophie Stankowiak, elle est bien de ma famille... C'était la sœur de mon grand-père. Ça lui a mis les larmes aux yeux quand j'en ai parlé. Anne-Sophie, c'était la petite dernière, la surdouée, la révoltée. Elle n'avait rien voulu coûter à ses parents qui avaient onze enfants ! Alors, grâce à sa bourse d'études pour faire médecine, elle s'était trouvé un logement.

— Rue des Taudis... complète Serkan.

— Oui, confirme Tibo. Et elle est morte écrasée

par une voiture le 19 octobre 1975. Grand-père se souvient très bien de la date.

— Quatre jours après le reportage de *La Dépêche de Lille*... murmure Serkan.

— Et si vous nous racontiez un peu de quoi il est question, les garçons ? demande Angelina. Parce que là, Zohra et moi, on est dans le brouillard !

Serkan explique le plus clairement possible ses récentes découvertes.

— Ça fait quand même beaucoup, cette histoire ! s'exclame Zohra. La disparition de la vieille dame et puis la mort d'Anne-Sophie. Il faudrait voir si tu peux retrouver les Zanetti, puisque tu as une adresse.

Serkan acquiesce :

— Je m'y mets tout de suite.

— Je viens avec toi, dit Angelina.

— Moi, je ne peux pas venir. Je suis en stage, rappelle Tibo.

— Je suis occupée aussi cet après-midi. J'ai une réunion avec le groupe des Bonobos Effondrés, dit Zohra qui milite dans un groupe écolo. Mais vous nous tenez au courant, surtout !

Un quart d'heure plus tard, Angelina et Serkan, après avoir vérifié les horaires du TER pour Béthune, rangent leurs vélos sur le parking de la gare Lille-Flandres.

Vingt minutes de retard...

Ils trompent leur impatience en discutant.

— Rien ne dit qu'on trouvera les Zanetti à la même adresse un demi-siècle plus tard... murmure Serkan, d'un ton où perce le découragement.

— Qui ne tente rien n'a rien ! répond Angelina qui effleure d'un baiser les lèvres de Serkan.

Enfin, ils arrivent en gare de Béthune. Ils mettent en marche le GPS de leur smartphone. Heureusement, Angelina, dont une partie de la famille vit ici, arrive assez vite à se repérer.

Le 230, avenue Héraclite est une maison de ville à un étage. Ce n'est pas le nom des Zanetti sur la boîte aux lettres. Mais ils sonnent tout de même à la porte. Une dame d'un certain âge leur ouvre. Non, les Zanetti n'habitent plus ici. Ils ont déménagé il y a cinq ans. Mais elle a leur nouvelle adresse pour faire suivre le courrier. Si Serkan et Angelina veulent bien attendre cinq minutes, elle va la retrouver. Voilà, ils habitent toujours à Béthune, au 14, rue du Minotaure, près du jardin public.

La pluie s'est mise à tomber. Heureusement, ce n'est pas très loin, mais ils arrivent quand même trempés rue du Minotaure.

Un homme âgé ouvre la porte et Serkan pousse un soupir de soulagement. Cinquante ans après la

photo dans la *Dépêche*, Daniel Zanetti n'a pas tellement changé, sinon que la barbe et les cheveux longs sont devenus tout blancs.

Quand il apprend le motif de la visite des deux jeunes en face de lui, une lueur de tristesse passe dans les yeux de l'ancien travailleur social et il les fait entrer.

— Je suis seul, ma femme est partie garder nos petits-enfants, mais Christine aurait été contente de savoir que cette vieille histoire n'a pas été oubliée...

Dans le salon où il les fait asseoir, il leur raconte ce qu'il sait :

— J'ai 75 ans, bientôt 76, mais je me souviens de tout. Comment pourrais-je oublier ? On y croyait à cette époque-là, avec ma femme ! On envoyait rapport sur rapport à propos de ce qui se passait rue des Taudis. Quand la grève des loyers a commencé, on l'a soutenue. Vous n'imaginez pas la terreur que faisaient régner les marchands de sommeil avec leurs hommes de main. Je me souviens d'un certain Makotchi, notamment. Un conseiller municipal...

Angelina et Serkan se regardent : cela fait trois fois que le nom de Makotchi leur revient aux oreilles. Mais qui pouvait être ce bonhomme. Était-il encore en vie ?

Daniel Zanetti, lui, continue de dérouler ses souvenirs :

— En fait, ce que voulaient les marchands de sommeil, rue des Taudis comme dans pas mal d'autres coins de la métropole lilloise, je crois, c'était faire partir les locataires. Ils avaient déjà dans l'idée de transformer le quartier, et de faire détruire ses taudis pour revendre les terrains au prix fort à la mairie. Et ce Makotchi, je présume, avait une longueur d'avance puisque lui, en plus, il était élu. Je n'avais pas de preuve, mais avec ma femme, on se disait qu'il pourrait se faire plus facilement choisir pour la reconstruction.

Daniel Zanetti s'interrompt un instant pour boire un peu de café après avoir rempli les tasses de ses jeunes visiteurs. Puis il reprend :

— Mais quand Christine et moi, on a parlé à *La Dépêche de Lille*, quelques jours après, on a été convoqués par notre hiérarchie et mutés aussitôt... à Béthune ! C'était ça ou la porte ! On nous reprochait un manquement à notre devoir de réserve, à notre éthique professionnelle, on n'avait pas à prendre parti dans cette histoire... Je ne savais même pas pour la mort de cette pauvre Anne-Sophie. Vous me l'apprenez maintenant, cinquante ans après. Christine et moi, on l'a aidée comme on a pu. On l'avait mise en contact avec une association de droit au logement pour la conseiller dans l'organisation de cette grève. Ils s'appelaient « Les Braqueurs de logements », un groupe très actif dans la région lilloise, aux

méthodes assez énergiques, disons, qui multipliait les occupations illégales. Avec les marchands de sommeil de la rue des Taudis, ça ne pouvait que faire des étincelles...

En fin d'après-midi, la petite bande se retrouve dans le parc. La *Friterie hauboncquoise* a allumé ses lumières car la nuit est tombée, mais ils préfèrent marcher le long du canal, sur le chemin de halage.

Ils regardent de l'autre côté, les immeubles de luxe.

— Je me demande où se trouvait le numéro 25, il y a cinquante ans, dit Tibo. Toute la numérotation a dû changer.

Chacun pense à la jeune étudiante, si courageuse.

Zohra demande alors, le front plissé :

— C'est comment déjà, le nom de la boîte qui va nous empêcher de faire de l'urbex dans l'ancienne usine Stern-Mécanique ?

— Pourquoi tu cherches ça maintenant ? Quel rapport ? interroge Serkan.

— Une intuition... répond Zohra.

Angelina qui passe tous les jours devant pour aller au lycée Paul-Lafargue s'en souvient sans problème :

— MKT Constructions, pourquoi ?

— MKT Constructions... Makotchi... Ça nous fait trois lettres en commun.

Les quatre amis s'arrêtent brutalement de marcher.

— Mais oui, Zohra, dit Serkan, c'est évident !

Angelina et Tibo, prudents, remarquent :

— Attendez, faut quand même vérifier !

Zohra, regarde déjà sur son smartphone.

— Bingo ! MKT Constructions, PDG Pierre Makotchi ! Il est encore vivant. Il a 85 piges. Il vient d'inaugurer, avec ses fils, un ensemble immobilier à Roubaix !

— Et si on demandait un rendez-vous à MKT Constructions ? Pour des explications... suggère Serkan.

— Tu rêves ! le refroidit Angelina. Non, tu devrais voir du côté des Braqueurs de logements.

— L'association n'existe plus, j'ai vérifié, soupire Serkan.

— Avec un peu de chance, dit Zohra, les ANMT ont leurs archives.

— Je verrai demain, dit Serkan. Je suis crevé. Et je ne sais pas si les ANMT sont autorisées à accepter les fonds provenant d'associations...

— Moi, en tout cas, ça me fout en rogne, dit Tibo. J'envoie un message sur le site de MKT Constructions.

— Arrête, ce n'est pas prudent, tu vas attirer l'attention sur nous ! disent en chœur les trois autres.

— Trop tard, c'est fait.

— T'as écrit quoi ? demande Zohra.

— « Est-ce que c'est vous qui avez écrasé Anne-Sophie Stankowiak le 19 octobre 1975 ? »

Les quatre amis se regardent. Un réverbère les éclaire d'une lueur jaunâtre. On entend la pluie tomber sur l'eau du canal...

— T'es complètement maboule, Tibo ! soupire Serkan.

— Je m'en fous. Moi, j'appelle ça donner un coup de pied dans la fourmilière !

CHAPITRE 4

LE BON RÉFLEXE DE SERKAN

Le lendemain, avant de partir pour les ANMT, Serkan appelle Tibo.

— C'est idiot ce que tu as fait...

— Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive ? Ça va, on n'est pas dans *Scarface* non plus ! répond Tibo en rigolant. C'est une entreprise, MKT Constructions, pas la mafia.

Serkan soupire et il dit :

— Fais attention quand même.

Il a un sale pressentiment alors qu'il se faufile à vélo entre les voitures. Il arrive à Roubaix tellement préoccupé qu'il coupe la priorité à un tramway qui actionne un klaxon furieux...

Il a frôlé l'accident.

Il se dit qu'il a peut-être trop d'imagination, en fait. Que pour Anne-Sophie Stankowiak, il y a cinquante ans, rue des Taudis, c'était juste un accident aussi, la faute à pas de chance.

Quand il arrive aux Archives, Serkan retrouve Thomas. Il le remercie pour son aide, lui raconte l'avancée de ses recherches et lui demande si, par hasard, les ANMT n'auraient pas reçu les fonds d'une association appelée « Les Braqueurs de logements ».

— C'est vrai qu'on reçoit aussi des fonds d'associations... Notamment celles qui luttent contre la pauvreté. Attends, je regarde dans notre serveur... Eh bien, tu as de la chance ! Suis-moi, c'est une collecte récente. On a dû classer les documents, mais sans les examiner en détail.

Encore une fois, Serkan est impressionné par les kilomètres de linéaires, plus de cinquante, qu'on peut trouver dans les couloirs labyrinthiques des Archives nationales du monde du travail. Les boîtes défilent devant eux. Toutes celles relatives aux associations de lutte contre la pauvreté sont au même endroit. Il y a celles du Secours populaire, des Restos du cœur, d'Emmaüs International... chacune avec ses cotes différentes qui renseignent sur l'année d'arrivée des fonds et le nombre de boîtes. Thomas en profite pour y aller d'un petit cours sur ce qu'il nomme les « cadres de classement » qui diffèrent selon que l'on se trouve dans des Archives municipales, départementales ou nationales.

Serkan pense avoir pigé sauf que son « prof » lui remet une petite louche de complexité.

— Le principe d'organisation des archives contemporaines publiques a été modifié dans les années 1980. Il repose désormais sur...

Devant les sourcils en accent circonflexe de Serkan, Thomas se marre et pointe une boîte d'un index triomphant.

— Tiens, dit Thomas, le voilà. Ça tient dans une seule boîte, j'espère que tu trouveras ton bonheur.

C'est un peu plus que son bonheur que trouve Serkan après deux heures à passer en revue les documents des Braqueurs de logements.

Il comprend que cette association, née dans la foulée de Mai 68, était composée d'anciens étudiants, d'ouvriers et de travailleurs immigrés qui, comme ils le revendiquaient dans leurs tracts, avaient « déclaré la guerre au mal-logement et aux propriétaires vampires ».

Le premier document qui retient son attention, c'est un mémo écrit par Anne-Sophie à l'association, daté du 10 octobre 1975, comme égaré au milieu d'un dossier qui concernait une occupation des bureaux d'un office HLM d'Hauboncq, occupation qui, à sa grande surprise, n'avait rien à voir avec la rue des Taudis.

Serkan découvre qu'Anne-Sophie avait contacté un médecin pour qu'il vienne examiner sa vieille

voisine de palier, M^{me} Hélène Duriez. Sur le certificat médical, daté du 23 septembre, le médecin relie explicitement les crises d'asthme à répétition et les problèmes dermatologiques de M^{me} Duriez à un logement aux murs à la peinture écaillée, couverts de moisissures.

Une photo est attachée par un trombone au certificat médical. Serkan présume qu'elle a été prise par Anne-Sophie et représente le logement de M^{me} Duriez.

Dans son mémo, Anne-Sophie poursuit un récit qui glace Serkan.

Elle écrit que M^{me} Duriez s'est confiée à elle en larmes une semaine après la visite du médecin qui avait alerté la préfecture. Makotchi lui-même, furieux, s'était présenté à son domicile et l'avait menacée avec un Opinel : « Tu ferais mieux de partir la vieille ! Sinon, je vais te couper un doigt, celui qui porte ta jolie bague avec cette tête de chat. N'oublie pas que je suis boucher ! Alors dégage où je m'en occuperai moi-même. »

Trois jours après, Hélène Duriez disparaissait.

Au bout de deux semaines, le 17 octobre, en pleine grève des loyers, toujours sans nouvelles, Anne-Sophie signale la disparition au commissariat d'Hauboncq. Elle joint même au mémo un récépissé de la main courante enregistrée par un inspecteur.

Deux jours après, une voiture écrase Anne-Sophie Stankowiak, devant le piquet de grève...

Serkan rapporte à Thomas le mémo d'Anne-Sophie, le certificat médical, la photo du logement de M^{me} Duriez et le récépissé de la main courante.

— Qu'est-ce que je fais avec tout ça ? demande-t-il.

Thomas Delcourt prend le temps d'examiner les documents.

— Ce n'est pas à moi de te le dire. Ce ne sont pas des preuves, en tout cas...

— Oui, réplique Serkan, mais c'est quand même... comment on dit quand ce n'est pas une preuve mais presque ?

— Des présomptions ?

— Oui, c'est ça.

— Oui, on peut dire que ce sont des présomptions. Tu peux en faire une photocopie et un petit dossier. Et puis tu décides avec tes amis. Crois-moi, je n'ai aucune sympathie pour des gens comme Makotchi. Mais ce n'est pas mon rôle de faire le justicier. Je peux juste te dire que Zohra sera de bon conseil.

Et, après un clin d'œil, il fait pivoter son siège vers l'écran de l'ordinateur.

Fin de la conversation.

Au moment même où Serkan, quittant les ANMT, s'apprête à téléphoner à la petite bande, le numéro d'Angelina s'affiche.

— Serkan ?

Il sent une boule d'angoisse dans la voix de son amoureuse.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tibo a été agressé à la sortie de chez lui, en se rendant à son stage. Il est à l'hôpital, en observation. Il a un bras cassé et peut-être un traumatisme crânien.

— Rendez-vous à la *Friterie*...

— OK.

Serkan retrouve les deux filles, très pâles. Personne n'a envie de manger. Mais cette *Friterie*, c'est comme un point de ralliement, quelque chose qui rassure. Ils sont sur leur banc.

— Vous croyez que ça a un rapport avec le message qu'il a envoyé sur le site de l'entreprise, ce qui est arrivé à Tibo ? demande Angelina.

— Je ne sais pas, répond Zohra.

— Et moi je suis sûr que si ! affirme Serkan.

Il sort de son blouson la pochette contenant les photocopies des pièces trouvées dans le fonds des Braqueurs de logements. Les filles se passent les documents pour les examiner.

— Ah oui, là, c'est sûr, dit Zohra. On envoie

tout ça au journaliste qui avait fait mon portrait dans *Libération**. Le plus vite possible !

Soudain, deux silhouettes massives apparaissent devant eux.

Serkan pense aux skins à cause de qui toute cette histoire a commencé. Mais s'ils ont les crânes rasés, ceux-là sont en costume cravate et sont larges comme des armoires à glace.

— Serkan Bilgin, Angelina Di Stefano, Zohra Méguelati ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande Serkan sur la défensive.

— Que vous cessiez d'importuner l'entreprise MKT Constructions avec de vieilles histoires. Vous croyez que la parole de gamins, dont deux sont des délinquants, va tenir contre un honorable promoteur, ancien élu qui a embelli Hauboncq ? Alors réfléchissez bien, et évitez de rejoindre votre ami Tibo à l'hôpital.

— Mais vous nous menacez, là ! s'offusque Zohra.

— Ta gueule, toi ! Si tu veux garder tes genoux pour jouer au basket...

Et ils s'éloignent, d'un pas tranquille dans le parc. Il y en a même un qui s'achète une barquette de frites, comme si de rien n'était.

* Voir Zohra, *pour mémoire*, TIG – Vol. 1

- Il faut porter plainte, dit Angelina
- On n'a pas de preuves, objecte Zohra.
- Si, la contredit Serkan.

Et, en souriant, il sort son téléphone.

— Tout est enregistré. Dès que j'ai vu ces deux types, ça a été comme un réflexe. La provocation de Tibo lui aura coûté cher, mais elle aura servi à quelque chose...

ÉPILOGUE

Ensuite, tout est allé finalement très vite.

Le journaliste de *Libé*, avec l'histoire de Serkan et l'enregistrement des menaces, a obtenu quatre pages, deux pour la mort suspecte d'Anne-Sophie Stankowiak cinquante ans plus tôt, et deux pour un dossier sur le mal-logement d'hier à aujourd'hui, grâce aux documents qu'il a pu consulter aux ANMT.

Cet article a été repris en boucle par les chaînes d'info en continu et le parquet de Lille, malgré la prescription, s'est saisi de l'affaire. Les comptes de l'entreprise Makotchi ont été scrutés de près à cette occasion, et le vieux Makotchi a assisté à la chute de son empire. Car depuis les années 1970, sa méthode avait toujours été la même : intimidation et corruption.

Lui et plusieurs de ses collaborateurs, dont ses fils, ont été mis en examen. Ils encourent de la prison ferme, sauf Makotchi père qui aura sûrement le droit à un bracelet électronique.

La police, en draguant le canal aux alentours de l'ancien numéro 25, a découvert des restes humains dont un bras prolongé d'une main.

Malgré les années, l'annulaire gauche portait toujours une bague à tête de chat.

Et nos quatre amis ? Eh bien, ils ont eu leur bac et sont partis faire du camping du côté de Bray-Dunes. Tibo, juste avant, est allé fleurir, seul, la tombe d'Anne-Sophie Stankowiak, 1955-1975.

Là, maintenant, ils se baignent malgré la fraîcheur de l'eau et dans le ciel bleu de juillet. Et l'on peut penser qu'une vieille dame et une jeune étudiante courageuse les regardent avec une immense gratitude.

Achevé d'imprimer en juin 2025
par Média Graphic
ZA L'Enseigne de l'Abbaye — 35830 BETTON
sur papier issu de forêts gérées durablement

Dépôt légal : juin 2025.

ON L'APPELAIT RUE DES TAUDIS

TIG - Vol.2

Hauboncq, métropole lilloise.

La ville voit se succéder les chantiers de rénovation urbaine qui transforment paysages et habitudes. Dont celles d'un groupe de lycéens, habitués à explorer ces friches industrielles qui disparaissent les unes après les autres.

Un soir, l'un d'entre eux, Serkan, va prendre la défense d'un jeune migrant molesté par des skins. Un acte de bravoure qui lui vaudra... trois cents heures de travail d'intérêt général et qu'il effectuera, sur les conseils de son amie Zohra, aux Archives nationales du monde du travail à Roubaix.

Serkan est à l'endroit idéal pour découvrir le jeu malsain des marchands de sommeil qui régnaient sur Hauboncq cinquante ans plus tôt... et apprendre à ses dépens que le passé peut être une matière hautement inflammable !

Les Archicurieux forment un collectif composé d'une classe de 3^e de Mons-en-Barœul et d'une classe de 4^e de Tourcoing.

Jérôme Leroy est un des plus grands noms de la littérature noire contemporaine. Ses romans sont toujours empreints d'une dimension sociale et politique affirmée.

Illustration de couverture : Gildas Joulain.

